

LA MORT

TROMPETTE TOCH.

A quelq'un qui lui demandait si nouvelles de ses cuirassiers, au lendemain de Reichshofen, MacMahon répondait simplement: Les cuirassiers! Il n'en reste plus. En effet, les débris des six régiments engagés sur le champ de bataille avaient fondu dans toutes les directions. Ces rares survivants sont allés depuis en s'éparpillant, la mort du trompette Toch, décédé récemment au village de Geiswiler (Alsace), vient de se joindre à un autre. Le général Thommas, en rendant compte, dans les colonnes du temps, de l'historique du 3e cuirassiers, écrivait autrefois que le même obus avait tué le colonel de Carre et son planton, le trompette Toch. Peut-être eût-il mieux dit, en effet, que Toch restait couché comme tant d'autres sur le champ de bataille; il était vivant pendant, quoique couvert de blessures et douloureuses blessures. Soigné à Niederbronn, puis, emmené en captivité, il ne guérit jamais, mais tomba au contraire dans une paralysie progressive qui l'emporta après vingt ans de souffrances. Son nom restera lié à la plus tragique journée du début de la campagne et à l'épisode le plus critique de cette journée. Vers une heure de l'après-midi, la brigade Duhamel (se et 9e cuirassiers) avait chargé vers Mosbronn, refoulé la 22e division prussienne et rétabli pour un instant le ligne de bataille française. A trois heures et demie, MacMahon, voyant débordé sur les deux flancs, envoya à sa cavalerie de réserve (division Commaignes) l'ordre de charger pour dégager la droite de l'armée et lui permettre de se retirer par Reichshofen et Niederbronn. Le 1er cuirassiers, puis le 2e cuirassiers, se précipitant alors l'un après l'autre vinrent battre sous les obus lancés par la batterie de Gunstett. Le 2e cuirassiers s'engagea à son tour, puis le 3e.

UN MIRACLE

JEANNE D'ARC

La France, si profondément attristée depuis quelques années par le long enchaînement de vicissitudes qui obscurcissent sa gloire, la France, nous dit-on, écrit un correspondant a besoin d'un miracle pour retremper son âme dans l'eau lustrale du patriotisme, et le tison qui devra purifier l'eau merveilleuse, sera emprunté au bucher de Rouen; le miracle accompli par l'héroïne que le monde entier envie sera l'union de tous les cœurs français en un même élan d'amour et de dévouement pour notre belle patrie dans l'oubli, au moins temporaire, des divisions et des haines de partis. Certes, il y aura de quoi nous surprendre, si se produit, car jamais "maison divisée contre elle-même" ne fut menacée de plus mortels périls. Néanmoins, beaucoup d'âmes ont confiance en l'ascendant naturel du nom de Jeanne d'Arc. Elles croient qu'en mettant une fête nationale sous la protection de ce nom, on réveillera, on fortifiera les sentiments qui font les peuples grands et puissants. D'ailleurs, disent ces optimistes, la vie entière de Jeanne n'a-t-elle pas été un miracle continu? En est-il de plus merveilleux que l'œuvre de cette obscure fille des champs qui s'en va, "mue d'une immense pitié", croyant en sa mission, tirer "le petit roi de Bourges" de sa torpeur, que les populations de leur prostration, qui créent une nation nouvelle, l'âme de sa foi et de son ardeur, lui met au cœur l'idée de patrie et, comme le dit une vieille chronique, "soit en quelques mois, lère d'abaissement, de ruine et de désolation, par des combats de géants où les Français se ruinaient comme s'ils se fussent crus immortels et les Anglais se défendaient comme s'ils ne devaient jamais mourir". Mais les miracles de Jeanne ne devaient pas finir avec sa vie terrestre. Il en est un que l'on connaît peu ou mal en France et qui, cependant, n'est ni moins étonnant, ni moins digne d'admiration que les autres: elle a converti l'Angleterre à son culte; l'Angleterre son ennemie, son bourreau, est aujourd'hui si pénétrée d'enthousiasme pour sa victime qu'elle nous reprocherait volontiers de n'être ni assez ardents, ni assez unanimes dans nos hommages à "la bonne Lorraine". Le miracle ne s'est pas produit spontanément; il s'est infiltré graduellement dans la conscience anglo-saxonne et loyale, généralement, il a été proclamé par ceux qu'il frappait. Il avait commencé au pied du bucher. Dix mille archers anglais avaient pleuré à la vue de ce supplice inique; ils avaient enten du l'infâme accusateur Loyseleur confesser son crime; ils avaient vu l'un d'eux, qui s'était vanté de jeter un fagot sur le brasier, tomber mort en accomplissant son forfait; ils avaient oui un des lords assesseurs s'écrier: "Oh! la vaillante femme! que n'est-elle Anglaise!" C'était là autant de semences jetées dans l'âme populaire, mais tant de gens avaient intérêt à l'empêcher de germer!

buer leur défaite fondroyante qu'à la puissance du démon. Les chroniques l'expliquent à l'en- vi; et la retentissante voix de Shakespeare leur fit écho. Il semble en effet que pour rendre sa victoire définitive plus triomphante, trois des plus grands esprits d'Europe se soient déclarés ses ennemis; mais en vain Shakespeare, Schiller et Voltaire — un Français, hélas! le pire de tous — se sont acharnés contre elle; ils en ont été pour leur courte honte, et elle s'est dégagée de leur boue, plus pure, plus immaculée que jamais. Tout fut essayé contre elle; après l'avoir présentée comme un suppôt du démon, la croyance en la sorcellerie diminuant, on vint faire d'elle l'instrument d'un parti politique; cette opinion était encore défendue jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle par des historiens qu'on prenait au sérieux. Cependant, avant eux, le bon Goldsmith, l'auteur du *Vicaire de Wakefield*, avait déclaré "qu'il était triste pour la nature humaine de voir les juges se ranger si souvent du côté du pouvoir, que la superstition ajoutée à la virulence, à la cruauté de l'homme, et que la cruelle sentence, en frappant la Pucelle d'Orléans, n'avait réussi qu'à envenimer la haine des deux nations sans servir la cause de l'Angleterre". Peu à peu le charme opérait. Avec les lumières nouvelles apportées par les progrès de l'esprit moderne, un remords naissait, et pendant que trop de Français riaient des ignobles plaisanteries de Voltaire on s'indignait si hautement de l'autre côté du détroit que lady Chalmers se défendait publiquement d'avoir collaboré à la traduction faite par son mari du livre français qui faisait disparaître son œuvre. Désormais, le sentiment public répondait à ces lignes éloquentes de l'historien David Hume: "La vengeance barbare de ceux qu'elle avait vaincus lui dressa un bucher; la superstition générale des anciens lui aurait dressé des autels". Voltaire n'avait pas réussi à empoisonner le sentiment populaire en France. Pendant les dernières années du régime de Louis XVI, on joua à Paris sur le théâtre Nicolet, le *Mystère de la Pucelle d'Orléans* qui fut un grand succès. La pièce traduite pour Londres n'avait pas le même dénouement; on crut plaire à la foule en faisant enlever Jeanne au dernier acte par une troupe de démons. L'indignation des spectateurs fut si véhémement qu'à la seconde représentation, les démons furent remplacés par une légion d'anges aux vifs applaudissements des spectateurs.

avait fait éclore dans l'âme anglaise au sujet de l'héroïne d'Orléans, de Reims et de Rouen. C'était un effet d'atavisme, une inspiration du sang français que lui avaient transmis ses aïeux! Toutefois est-il que personne n'a trouvé des accents plus émus et plus éloquents que ceux de Quincey pour parler "de la pure, innocente et noble fille, de la sainte enfant née pour agir et souffrir, sachant qu'elle devait souffrir, que sa vie serait courte, entendant les voix qui l'appelaient à la mort et ne reculant jamais". Cherchant à excuser ses compatriotes, de Quincey disait: "Les anciens Romains étaient trop fidèles à l'idéal de grandeur qu'ils portaient en eux-mêmes, pour ne pas s'incliner, après une ou deux générations, devant la grandeur d'Annibal, et nous autres Anglais nous avons toujours rendu hommage à l'immortelle opinionnaire... D'après ce principe, la Pucelle d'Orléans, l'ennemie victorieuse de l'Angleterre, était destinée à recevoir de la justice magnanime des Anglais le plus profond respect et le plus tendre pitié". En ce qui concerne l'émotion que l'on éprouve en lisant sa thèse, et sa prose est infiniment plus poétique que les vers de Louthey ou de Landor. Ce qui le touche surtout, c'est la sainte passion de l'empire, le processus et de la mort de Jeanne. Son enthousiasme va toujours croissant; après avoir célébré les vertus extraordinaires de la femme, il se prosternait devant la grandeur sublime de la sainte et de la martyre. "Jamais, s'écrie-t-il, depuis que la terre existe, il n'y eut de procès comparable à celui-ci pour la beauté de la défense et le caractère infernal de l'attaque. "O enfant de la France! bergère, paysanne, foulée aux pieds par tous autour de toi, combien j'honore ta fulgurante intelligence, vive comme l'éclair et comme l'éclair de Dieu, allant droit à son but! Toi qui devançais de plusieurs siècles la marche de la France et de la lente Europe, qui confondis la malice des imposteurs et rendis muets les oracles du mensonge". La même inspiration de plus en plus générale, de plus en plus lyrique, remplit jusqu'au bout ce beau chant en l'honneur de notre héroïne; on soulaitrait qu'il sortit d'une plume française. Bien d'autres témoignages ont été rendus chez nos voisins, par des écrivains des deux sexes, à la libération de la France. Il en est un qui nous semble avoir accompli le miracle accompli par la mémoire de Jeanne, par l'éclat et le rayonnement de sa grandeur morale. Il date de 1857. On sait que chaque année la ville d'Orléans célèbre le 8 mai, par des fêtes solennelles, sa délivrance et l'arrivée de la Pucelle qui voulut, avant de prendre aucun repos, rendre grâce à Dieu dans la cathédrale de Sainte-Croix. Chaque année donc, un prédicateur célèbre prononce en chaire le panegyrique de la libératrice. Or, en 1857, on vit monter à la tribune sacrée non pas un orateur français, mais un prince de l'Eglise catholique, de l'Angleterre,Mgr Gillis, évêque de Lymry, vicaire apostolique d'Edimbourg! Et ce descendant des adversaires de Jeanne laissa tomber ces paroles sur la foule émue qui l'écoutait: "Il est une page que, pour l'honneur de mon pays, je ne voudrais pas trouver dans son histoire, c'est la page qu'éclaire, à notre honte, le bucher de Rouen... J'aime à

le proclamer: je crois à Jeanne d'Arc; je ne peux voir en elle autre chose qu'une envoyée de Dieu et je viens, de parmi ceux qui la brûlèrent, inscrire au temple de sa mémoire, non une apologie de ses vertus, mais l'aveu du crime de mes pères et déposer au pied de sa sainte image l'offrande bien tardive d'une réparation de justice." Le miracle était accompli. Après avoir vaincu les Anglais, Jeanne d'Arc avait conquis l'Angleterre! Serons-nous plus endurcis que les anciens ennemis de Jeanne? Ne saurons-nous pas abjurer entre ses mains nos querelles fratricides? Paul Roche.

La Paille humide CACHOTS

A TRAVERS LES AGES. La récente incarcération de M. Rochefort marque dans la voie du progrès une décisive étape de notre système pénitentiaire. Sans doute quelq'un écrira un jour une étude botanique-philosophique sur la paille humide des cachots; nous nous contenterons, nous, d'apporter notre pierre à l'édifice sous la forme de documents inédits d'une valeur incontestable, tombés par hasard entre nos mains de collectionneur. "Ce qu'étaient les prisons et ce qu'elles seront", tel est le titre sensationnel et vraiment imprévu dont nous abandonnons gratuitement l'idée à un courageux confrère. Premier document. — C'est un billet retrouvé dans les oubliettes de la Bastille pendant la démolition de la fameuse prison d'Etat: "Dix ans que je languis sur la paille humide de ce cachot! Un jour on m'a descendu par deux cordes passées sous les bras — mes dernières bretelles! — et depuis je m'ennuie à trois sels de l'heure! Remarque qu'aujourd'hui on m'ennuie à vingt francs; comme tout a augmenté!" "Il fait un froid de loup ah! ma chemise ne coûte pas cher à ramener: j'ai parcouru en tâtonnant ma cellule et je n'ai rien trouvé de ce qu'il faut pour écrire. Je trace ces mauvais caractères avec la partie de mon sang non encore glacée dans mes veines, sur un méchant bout de velin qui enveloppait mon fromage d'hier." "C'est la nuit noire. Je ne vois rien, si ce n'est s'évanouir tout espoir de sortir jamais de ce trou. J'ai bien essayé de faire de la lumière en attrapant un de ces rats de caves que j'entends courir dans l'ombre, mais ça a été en vain. Aussi, je sens que j'ai dû lâcher sans aller à Londres, à l'exemple des salades barbes de capucins ou autres, que l'on décolore dans des scourtains." "J'ai cependant captivé quelques souris qui m'ont servi à améliorer mon ordinaire de pain dur et d'eau crue; je les ai mangées. J'écis dire qu'elles me l'ont bien rendu; j'ai été réveillé l'autre nuit au moment où, venant de finir de ronger ma seconde semelle, elles entamaient les orbeilles." "Heureusement, depuis que je suis ici, me souvenant de l'exemple d'un nommé... comment s'appela-t-il déjà? Un nom d'homme inconvenant... Ah... Polisson!... oui, c'est bien ça... J'ai apprécié toutes les araignées de mon plafond et les ai dressées à me tisser à même les pieds, de temps en temps, une paire de chaussettes." "C'est ma chatouille bien un tantinet, mais j'ai eu de occasions de rire!" "Et puis, comme il fait toujours nuit ici, elles s'entendent toujours des araignées du soir... espoir!" "Mais je ne me plains pas. Il paraît que le cachot était bien plus terrible autrefois, sous Louis XI. On pouvait tout juste changer de cette pour s'asseoir; on oublait de vous y apporter votre pain quotidien; c'était un marécage peuplé de reptiles immondes ou même lorsque l'on agissait à tour de bras un serpent à sonnettes, personne ne venait! Triste époque et que le progrès est douce chose! Et qui sait peut-être je ne profite pas de l'amélioration définitive! Peut-être, que, plus tard, nos petits-enfants... mais il ne faut pas être trop exigeant!" "Pour l'instant, ce qui m'ennuie, c'est que l'anneau que l'on m'a rivé à la taille, il y a dix ans, me serre un peu après le repas... Je n'ai pas engraisé, mais j'étais un adolescent alors, je me suis seule-

ment développé. Il ne reste plus rien de ma botte de paille humide, pas même de quoi faire dans l'œil de mon voisin un pendant à ma montre... "Mais d'où viennent ces grondements? ces sordides rumeurs, premiers bruits perçus depuis dix ans dans cette tombe? Si mes petites encoches dans la pierre sont bien exactes, nous devrons être le 14 juillet mil huit cent quatre-vingt-neuf..."

tre les feuillages rongis. Et les grands lointains d'Océan ou de Pyrénées qui par-dessus les haies, apparaissent en un défilé magnifique sont immobiles et bleus... Adieu Euskualeria!... Revendrai-je jamais! Qui sait?... Et déjà, dans les environs, j'ai commencé de faire, à des amis basques de l'intérieur, les visites de grand adieu.

je demande à voir les petits, qui se présentent, toujours effarouchés, et, bien entendu, ne parlant encore que la vénérable langue enskarionne. Puis, comme je dis mon regret de partir sans avoir revu le village de Sare: — Nous avons le temps si vous voulez, répond Otharré. J'attelle de suite; nous y dînerons et je pourrai vous ramener à Saint-Jean-de-Luz pour le passage du dernier train; à onze heures du soir, vous serez de retour chez vous, à la Bidassoa. Donc, en route, et vite, pour une course d'adieu à ce village de montagne, qui jadis m'avait charmé très particulièrement. Et nous voilà roulant au grand trot, entre des tapis de fougères que l'on dirait teinte de sanguine, par des chemins jonchés de feuilles mortes et déjà envahis d'ombre, tandis qu'autour de nous les grandes cimes s'éclaircissent encore de rayons couleur de cuivre rouge. Cela rappelle le temps, déjà bien en lui, où j'écrivais *Ramuntcho* et où, guidé par Otharré, je courais les villages de contrebandiers, les auberges de frontière.

antiques gradins de pierre: des enfants s'y amusent, à des jeux qui font courir; des jeunes filles s'y promènent en groupe; des hommes qui reviennent des champs s'y arrêtent pour causer. Et, tandis que notre souper se prépare, tandis qu'Otharré combine, avec des gens en bécot qui sont là, des parties de paume prochaines, je vais seul faire à l'église et au cimetière ma visite d'adieu. Le jour achève de s'éteindre, quand j'arrive dans ce lieu de calme et de mort. La haute montagne surplombante n'est déjà plus qu'une masse obscure, unifiée par la nuit; tout d'une pièce, elle encombre le ciel pâle, le ciel semblable à du vermeil d'où l'or s'en va. Et voici les bonnes Sœurs, embégainées de noir, qui entrent à la file dans les clos des tombes, parmi des rosiers du Bengale reflués en gerbes roses; puis voici l'Angé-lus qui, là-haut tout près, au-dessus de ma tête, commence à sonner au milieu du tranquille crépuscule... On dirait bien toujours l'un des centres les plus intimes du vieux pays basque, cette église et ce cimetière, en ce village perdu; quand on pénètre ici, l'on croit autour de soi sentir, moins diffus qu'ailleurs l'âme fluissante de l'Euskualeria... Et ce soir, dans ce lieu ancien et préservé, d'où sont montés tant de prières, c'est au fond de moi-même pou à pou l'éphémère re-

Il fait froid ce soir, un premier froid triste de novembre, dans cette salle d'auberge où notre table est servie et où nous arrive d'en bas le refrain d'une vieille chanson lente et quasi religieuse, indéfiniment reprise en chœur par des voix de montagnards. Mais, notre souper fini, quand nous nous retrouvons dehors, une illusion d'été nous vient de l'air attiédi, que traversent des halèues de vent du Sud. Le village est inondé d'une grande lumière blanche, et c'est la pleine lune qui se tient maintenant tout en haut, non plus lourde et rouge comme à son lever, mais légère, aérienne, rayonnante... Et comme les lointains sont devenus étranges! Subitement d'épaisses vapeurs ont monté, avec le soir, des terres d'en bas, des marais, des rivières, et toutes les vallées au-dessous de nous sont submergées par des vagues, par un houleux océan de quates blancs. Alors cette vieille place du jeu de paume, cette vieille église, ce lieu d'autrefois, semblent s'être séparés plus encore du reste du monde, à présent qu'ils sont au-dessus des nuages. Très vite, comme nous étions venus, il nous faut repartir, plongés bientôt dans ces brumes blanches pour deux heures de route à travers des villages et des bois. L'air humide nous fontte le visage et nous sommes

trempés de rosée. Dans le silence des campagnes, quelques sons de cloches, pour des couvre-feu ou des agonies, quelques aboiements de chiens de garde, que le feuillage épais des brumes semble assourdir. Et nous nous arrêtons çà et là devant des "corderies" de hameau, où l'on chante des airs d'Yrarragarre; mon compagnon de route me demande le temps d'y parler pour mes affaires de "pelotari", et cela me donne l'occasion de dire adieu à des braves gens, connus jadis à des fêtes basques, et que je ne reverrai peut-être jamais. A l'heure de s'en aller, souvent on serre des mains quelconques comme si c'étaient des mains d'amis. D'ailleurs, j'ai ce soir le sentiment d'un grand départ, et déjà, fasciné, m'apparaît cet Orient lumineux et immobile où je vais m'en retourner; déjà se dessinent et s'éclaircissent, dans un replissement morne, des villes aux noms ébahissants: Bagdad, Ispahan, Caboul... Et, de ce là-bas où je serai bientôt, l'Euskualeria, que j'ai habitée six ans m'apparaît, dans le recul infini, comme un tranquille pays d'ombre et de pluie tiède de hêtres et de fougères, où sonnent encore le soir tant de vénérables cloches d'église...

trains qui passent... Ces empressements pour ne pas adieu l'heure d'un départ, ces adieux avec des incertitudes de retour, cela fut toute ma vie en somme, et cela représente aussi la plupart des existences de ce temps, enfiévrées, trop brèves pour ce qu'elles ont voulu embrasser. PIERRE LOTI.

Succession de Peter Schmitz et de Margarete Schmitz (née Sebastian) en l'honneur. OUR CIVIL DE DISTRICT pour la succession de Peter Schmitz et de Margarete Schmitz (née Sebastian) en l'honneur. Succession de Peter Schmitz et de Margarete Schmitz (née Sebastian) en l'honneur. Succession de Peter Schmitz et de Margarete Schmitz (née Sebastian) en l'honneur.